

Yann Kosta

La course du chien

roman

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

ISBN : 979-10-93021-00-3

© Yann Kosta

Ce livre a été publié chez BookElis
www.bookelis.com

Une histoire presque vraie

À mes fils

Avertissement

Par souci d'authenticité, de nombreux mots et expressions idiomatiques du parlé québécois sont utilisés dans les dialogues. Quelques phrases en anglais figurent également selon les intervenants. Ce ne sont pas des typos. La traduction est toujours donnée en exergue.

Le jour de l'attentat

Montréal, autoroute Jean-Lesage

D'abord, il eut peur que tout explosât. Quand le camion arriva trop vite sur la chaussée défoncée par les travaux, les essieux se mirent à cogner en diable. On lui avait assuré que la charge explosive était stable ; seul le détonateur déclencherait la mise à feu. Néanmoins, il restait inquiet. Avec les nids de poules, l'habitable cahotait fort, ça brinquebalait de toutes parts et ce n'était pas prévu.

Le temps était couvert, frais et humide. Il n'en fut pas mécontent ; un plein soleil l'aurait amadoué et ce n'était pas le moment de flancher. Par chance, le ciel était funeste et plombait l'horizon de nuages noirâtres qui renforcèrent sa détermination. Cela faisait des semaines qu'il s'était persuadé du bien fondé de son action. Machinalement, il engagea son semi-remorque sur la bretelle du boulevard, vers le pont qui enjambait le Saint-Laurent.

Rachid n'était pas son vrai prénom. Pris de court, il avait dû en trouver un à la volée. Depuis les attentats de New York et la montée de l'intégrisme, un prénom à consonance arabe garantissait un sérieux en matière de terrorisme ; Rachid choisit le seul qui lui vint à l'esprit : celui de son copain d'enfance.

Il avait imaginé la scène des dizaines de fois... La boule de feu, l'onde de choc, les plaintes des poutres

métalliques se tordant sous les tonnes d'acier, puis la dislocation désordonnée du pont, les gerbes d'eau boueuse et l'engloutissement final.

Tout un spectacle qu'il ne pourra admirer de toute façon, puisqu'il aura été éparpillé avant.

Depuis trois minutes, deux véhicules de police lui collaient au train, toutes sirènes hurlantes. Il les surveillait depuis un bout de temps, à zigzaguer dans son rétroviseur, hésitants à le dépasser, masqués par la bruine derrière son camion. C'était prévu, mais pas si tôt. Seule la vitesse lui assurerait d'arriver à destination. Les vingt-cinq tonnes de carburant de la citerne joueraient leur rôle de montagne d'inertie pour vaincre tous les barrages. Une fois sur le pont, le détonateur en main, il deviendrait le maître des lieux, le temps d'achever sa mission.

Une des deux voitures de patrouille déboîta pour remonter jusqu'à lui. Il remarqua que le policier passager était une femme, plutôt jolie d'ailleurs, avec ses cheveux blonds en chignon. Encore cette méprisable parité qui poussait des visages d'ange et des corps de nymphettes à des emplois périlleux et sans aucune grâce. Mais bon, ce n'était pas le moment de se désoler du sort de la féminité.

La policière l'observa un temps puis baissa la vitre, saisit un mégaphone et lui ordonna de se ranger. Rachid ne lui daigna pas même un regard. Alors, la voiture accéléra pour se placer devant le dix-huit roues, puis ralentit pour le forcer à stopper. Les sirènes hurlaient, les gyrophares l'aveuglaient et excédé, stressé, Rachid enfonça l'accélérateur. Les cylindres se mirent à cliquer, le cardan cogna bruyamment et la cabine se tordit sous le couple du moteur. D'un sursaut, le poids-lourd bondit et frappa le véhicule de

patrouille qui oscilla, obliqua vers la glissière, se cabra à son contact puis ricocha à reculons vers le milieu de la chaussée. Rachid aperçut le visage de la jeune femme, figé comme un masque, une fraction de seconde avant que sa portière ne cogne l'avant du camion dans un jaillissement de verre brisé. Comme une toupie, la voiture tournoya sur le côté et disparut dans le rétroviseur.

À cet instant, Rachid ne ressentit rien. Ni peur, ni compassion, ni jubilation. Pas même la moindre pointe de culpabilité. La tête de la policière avait frappé le pare-choc. En une fraction de seconde, il crut voir un visage écrasé, aplati, sans nez, sans bouche, sans forme, comme en bouillie... Rachid se ressaisit et composa le 911¹.

— Service d'urgence...

— Écoutez-moi bien et prenez des notes, pis soyez attentif si vous tenez à votre job... annonça-t-il avec calme en pesant chaque mot. Je roule sur la 134 Est dans un camion bourré d'explosifs. Et il y en a assez pour tout le monde ! J'ai dans la main le détonateur. Je viens de passer le port de plaisance et me dirige maintenant vers le pont Jacques Cartier... Alors voilà ce que vous allez faire... Arrangez-vous pour libérer la voie au plus sacrant² si vous voulez éviter un carnage sur Longueuil. Et pas d'héroïsme non plus ! Si mon cœur venait à s'arrêter, au bout de trente secondes, c'est pareil ! J'ai des capteurs collés sur le corps. Plus de pouls, plus de signe vitaux et tout saute. Est-ce que j'ai besoin de répéter ?

— C'est enregistré, monsieur, restez...

1 Numéro d'appels d'urgence pour toute l'Amérique du Nord

2 Au plus vite

— Je n'ai pas fini ! Trouvez l'inspecteur Giovanni à la police judiciaire de Montréal et demandez-lui de se magner le cul s'il ne veut pas manquer le party !

Rachid raccrocha et relâcha aussitôt l'accélérateur. Inutile de risquer de perdre le contrôle de ce monstre de quarante tonnes qui tanguait sur la chaussée. Au loin, dans la brume du fleuve, il distingua des gyrophares. Une nuée rouge et bleue. Sûrement, des renforts appelés par les premiers patrouilleurs. Puis, dans son rétroviseur latéral, il remarqua la seconde voiture de police ralentir et se placer en travers de la route.

On le prenait désormais au sérieux.

L'habitable était bruyant et puait l'huile de vidange. Il tressautait et cabrait à chaque changement de vitesse. Au loin, la silhouette illuminée de Montréal scintillait de jaune et d'albâtre. Depuis la rive sud, les gratte-ciel du centre-ville se découpaient dans un ciel de nuages violacés. Il prit une forte inspiration. Le Rubicon était franchi. Son plan avait été méticuleusement préparé. Avec de l'argent, les complicités s'obtenaient sans trop de questions. Tout le monde avait un prix, tout pouvait s'acheter. Des explosifs, le silence, la liberté... Quitte à ne servir à rien dans un monde corrompu, autant s'inventer un destin, entrer dans l'histoire et faire germer le bien par le mal. Voilà ce que Rachid pensait. Il serait l'électrochoc dont cette société consensuelle avait besoin en cette fraîcheur d'automne.

L'autoroute luisante était encore déserte. Longueuil et ses autres banlieues s'éveillaient dans des parfums de café et les odeurs aigres des chambres. Encore quelques heures et les centres commerciaux se rempliraient de consommateurs, de familles éclatées, tous avides de rabais sur les prix.

Qu'était devenu le chasseur, le batailleur, le solitaire, le mâle ? Il ne constatait autour de lui que des hommes opprimés, bedonnants et serviles, soumis aux mercantiles contrats sociaux, trottinants aux côtés de leur conjointe en poussant caddy et voiturette d'enfant, convaincus de leur progrès, de leur saine évolution. Lui-même se faisait horreur, cherchant à exprimer une virilité bredouillante auprès de quelques femmes qu'Internet délivrait gratuitement. Libertinage sans conséquences ; nomadisme sentimental ; une vie artificielle chichement organisée et sans crédit d'impôt. Il ressemblait au héros de Houellebecq¹.

Le matin, Rachid quittait son condominium de luxe du Vieux-Port pour filer à la gym se sculpter des muscles qui ne servaient qu'à soulever de la fonte. Une poudre protéinée lui bouffait le foie mais faisait gagner du temps sur son agenda. Une pilule assurait une nuit de plaisir sans la moindre défaillance. Son ordinateur lui fournissait à la demande des filles disponibles pour un dîner en ville et une baise sans passion mais toute en performance. Sa voiture sport était conçue pour la course mais étouffait dans les embouteillages. Ses conquêtes faciles et court-vêtues aimaient que le vent les décoiffe mais ne lui apportaient aucun amour sincère. Dès qu'il fermait le robinet des finances, il perdait femmes et amis. En société, il noyait ses opinions politiques et religieuses dans la lâcheté commode de la tolérance obligatoire. Cela donnait l'illusion d'un homme respectable, humain, altruiste et résolument moderne.

Une minute et cent mots pour raconter sa vie. À première vue, Rachid possédait le Graal de la réussite. Mais le jeu était factice et tout en apparence. Son

1 « Extension du domaine de la lutte », Michel Houellebecq, Éditions Maurice Nadeau, 1994

appartement le ruinait en taxes. Sa voiture s'abîmait dans les nids-de-poules et rouillait aux sels des hivers. Ses conquêtes restaient anonymes. Et encore, s'il y avait eu conquête, désir, compétition. Mais non ! Dès le premier rencard, ces dames agitaient leurs sous-vêtements en drapeaux blancs. Il se servait entre leurs fesses bronzées aux lampes ultraviolettes, pour son seul plaisir, sans les regarder. Il n'aimait pas croiser le regard de ses partenaires pendant l'amour ; leur croupe aveugle lui suffisait. La chasse gardée réservée aux plus méritants était devenue aussi mal fréquentée qu'un hall de gare. Populeuse mais toujours onéreuse. Les frais de table et d'alcool n'étaient pas négligeables. L'émancipation des femmes ne dispensait pas les hommes de prépayer leurs faveurs. Quant à ses convictions, son ouverture à l'autre, il n'invitait à sa table que des Québécoises de souche. Fallait pas non plus déconner.

Or, ce qu'il désirait au-delà de toutes ces sauteries sans lendemain, c'était l'impossible prérogative à son genre. C'était un enfant pour lui seul. Une petite fille qui l'aimerait comme un héros et qu'il protégerait en retour, comme un papa.

Quant à l'amour des femmes, il en était revenu comme d'un voyage sans escale. Il jouait un jeu de dupes, à somme nulle, à l'amiable. Comment aimer ce qui avait appartenu à tant d'autres hier et serait donné à tant d'autres demain ? Faire semblant de ne rien voir ; se contenter de toutes ces misères, faire illusion de satiété, oublier le chahut du hall de gare ? Il en était aujourd'hui incapable.

C'est pourquoi, ce samedi-là, il abandonnait la connivence et prenait sa tuque de chasseur. Le gars obéissant qui remplissait ses formulaires fiscaux et envoyait son chèque de bon citoyen sortait des rangs.

Finie cette soumission à la bien-pensance officielle. Terminée cette obéissance aux nouveaux curés de la morale du fric et de la diversité. Assez de cette cage à pensée unique aux dimensions sans cesse raccourcies.

À présent, il était libre, maître de sa vie et le ferait savoir.



Dino Giovanni finissait de se raser quand la sonnerie de son téléphone l'interrompt. Il maugréa, s'essuya la main en vitesse et saisit le cellulaire qui vrombissait sur le rebord du lavabo.

— J'espère que c'est pas mal urgent José, pour me déranger de si bonne heure, un samedi matin, grommela-t-il.

— On a reçu un appel 911 à propos d'un camion avec des explosifs près du pont Jacques Cartier. Une de nos voitures de patrouille a été accidentée pendant la poursuite. Les deux agents, dont une femme, sont dans un état grave. L'individu doit rappeler pour donner ses instructions. C'est à vous, chef, qu'il veut parler.

— José, c'est assez... Tu me niaises¹ à matin ?

— Ben là ! J'oserais pas un jour de congé, patron.

L'inspecteur-chef à la police judiciaire plissa les yeux pour réfléchir, puis reprit.

— Va réveiller le maire et mobilise-nous une équipe d'intervention, pis aussi de déminage. Fait barrer au plus vite tous les accès au pont. Envoie des tireurs d'élite à proximité, on les positionnera plus tard. Aucun assaut, rien, avant mon ordre, comprends-tu ! Je saute dans ma voiture. Et pas un mot à la presse

1 Se moquer

pour l'instant. Je ne veux voir aucun hélicoptère dans le coin. J'arrive !

Dino s'essuya la mousse à raser sur son visage et sortit précipitamment. « Encore une journée à marde¹ ! Et faut que ça tombe une fin de semaine », maugréa-t-il en enfilant son manteau. Il cria à sa femme qu'il devait sortir et claqua la porte derrière lui avant qu'elle ne rouspète.

Une fois sur le perron, il respira à pleins poumons l'air frais et humide de cette aube d'automne. « Une menace d'attentat sur le pont Jacques Cartier... On aura tout vu ! » pensa-t-il. Pourtant, même dans son quartier italien où il était respecté depuis le démantèlement d'un groupe mafieux qui réglait ses comptes en pleine rue, tout était si tranquille. Dino aimait retrouver la sérénité de sa banlieue, le calme de sa maison, le contact chaud du corps de son épouse qui l'excitait depuis vingt ans en dormant nue à ses côtés. Toute cette petite vie pavillonnaire lui manquait très vite quand il rendait visite à sa mère, la Romaine, dans le tumulte d'une ville d'Europe trop pleine d'humains, d'indiscipline et de laisser-aller. Au Québec, le civisme cimentait la société et les quelques récalcitrants étaient confiés à son département, à ses hommes, aux lois de bonne conduite. Dino appréciait ça, l'ordre et le calme. L'hiver québécois pacifiait les truands ; on fait rarement le mariolle par moins vingt. La police nord-américaine ne pouvait se comparer aux carabiniers italiens débordés, impuissants, roublards et méprisés ; pour Dino, c'était sa fierté.

Ce matin, avec un camion-bombe sur le tablier du pont, la presse aurait de quoi entrer en ébullition et réveiller au clairon les banlieues endormies. Il imagi-

1 « merde » prononcé à la québécoise

nait les flashs spéciaux, les bulletins de nouvelles en continu faisant défiler des experts improvisés, les spécialistes lénifiants et les débats ouverts montés sur un coin de table par les animateurs vedettes. Pour une fois que Montréal avait une occasion de se positionner sur la carte du sensationnel, la course à la nouvelle battrait bientôt son plein et tout le monde se disputerait les exclusivités. N'importe quel fait sera instrumentalisé, tout le monde voudra se saisir du pompon et lui-même se retrouverait entraîné dans un tourbillon médiatique qui mettrait une fois de plus sa carrière en péril.

Car si l'affaire prenait une tournure désastreuse, il finirait au placard et sa femme abandonnerait l'intendance du foyer à son avocate. Même si cette belle grande italienne de Saint-Léonard était aussi stérile qu'un gant de laboratoire, il la savait jalouse et fière. Elle n'hésiterait pas à se débarrasser d'un homme qui ne lui assurerait pas un certain prestige. Toute la famille l'y pousserait. Pas question de déshonneur dans le quartier. Il le savait, l'avait trop souvent constaté autour de lui. Son chèque de paie, son statut étaient les garants de sa vie familiale et sexuelle ; un bienfait pour sa prostate plus efficace que le jus de canneberge.

Il engagea sa Chevrolet sur l'autoroute déserte.



Au moment même où l'inspecteur entraît sur l'île de Montréal, le semi-remorque se rangea sur la voie la plus à droite du tablier du pont, au centre de la travée principale, au point où la structure est la plus étroite et la plus fragile aussi, véritable clef de voûte de l'ouvrage¹.

1 Voir photographie en annexe.

Les freins chuintèrent puis le moteur stoppa dans des à-coups. Quelques voitures le doublèrent, leurs occupants observant le poids-lourd avec curiosité.

Un véhicule s'arrêta devant le camion. Son conducteur s'en approcha à pied puis rebroussa chemin précipitamment, trébuchant même dans sa course. Il avait vu que l'homme à l'intérieur portait une cagoule et le menaçait d'un fusil de chasse.



Quand l'inspecteur arriva à son étage du quartier général de la Sûreté du Québec, il remarqua une agitation extraordinaire pour une fin de semaine. José était son assistant. Un enquêteur consciencieux et efficace qui travaillait aux services de l'inspecteur depuis plusieurs années. Dès qu'il aperçut son chef, il se montra visiblement soulagé, attrapa au vol deux cafés fumants et le talonna dans le couloir vitré.

— On en est où ? le questionna Dino en faisant place nette sur son bureau en désordre.

— Les tireurs sont positionnés, chef. Les deux accès au pont sont coupés. Trois embarcations interdisent la navigation sous la structure. On a demandé à TVA de ne pas survoler le pont, mais les journalistes se pressent déjà aux abords. On ne pourra pas les contenir très longtemps.

— Excellent ! Et pour le camion-citerne ?

— Il est arrêté sur le tablier, voie de droite. On l'aperçoit mal d'ici, mais on peut monter sur le toit pour mieux voir. J'ai demandé que l'on amène une caméra mobile sur la chaussée. C'est en cours.

— Pour l'instant, on fera avec ça. Maintenant, trouve-moi un ingénieur en structures métalliques. Mieux vaut être prudent. Le pont est une responsabilité fédérale. Faut pas non plus oublier de prévenir la GRC¹.

— Justement, avant que j'oublie, patron, le maire sera ici d'une minute à l'autre.

Au loin, il était difficile de remarquer le semi-remorque. On le devinait seulement derrière les treillis de métal, immobile, inoffensif, comme en panne.

Dino avala son café d'une gorgée et se rendit aux toilettes ajuster veste et chemise. Sa carrière avait progressé par à-coups. Il y avait d'abord eu l'arrestation de quelques têtes du grand banditisme de Montréal, quelques incarcérations de motards criminalisés puis l'affaire du double meurtre de l'hôtel de la Montagne. Un dossier diligemment bouclé parce que les consignes politiques étaient claires : il fallait trouver un coupable, et vite classer l'affaire. Une prostituée et un notable assassinés dans un hôtel de luxe, des pratiques échangistes à gros budgets... Il ne fallait pas que la presse fouille trop longtemps et tombe sur des noms compromettants mêlant corruption, politique et petites mœurs, d'autant que la jeune victime avait un carnet d'adresse bien fourni. Meurtre, suspect, affaire classée.

Mais depuis lors, c'était le calme plat : des filatures sans résultat, de fausses pistes et toujours des affaires de pédophiles ou de prédateurs sexuels plus souvent dérangés que dangereux. Et comme ça faisait les choux gras des médias, c'était flatteur pour l'équipe et bon pour le moral des troupes. Ce matin donc, Dino sentait qu'il touchait enfin à sa grande promotion. Ça lui

1 Gendarmerie Royale du Canada